



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



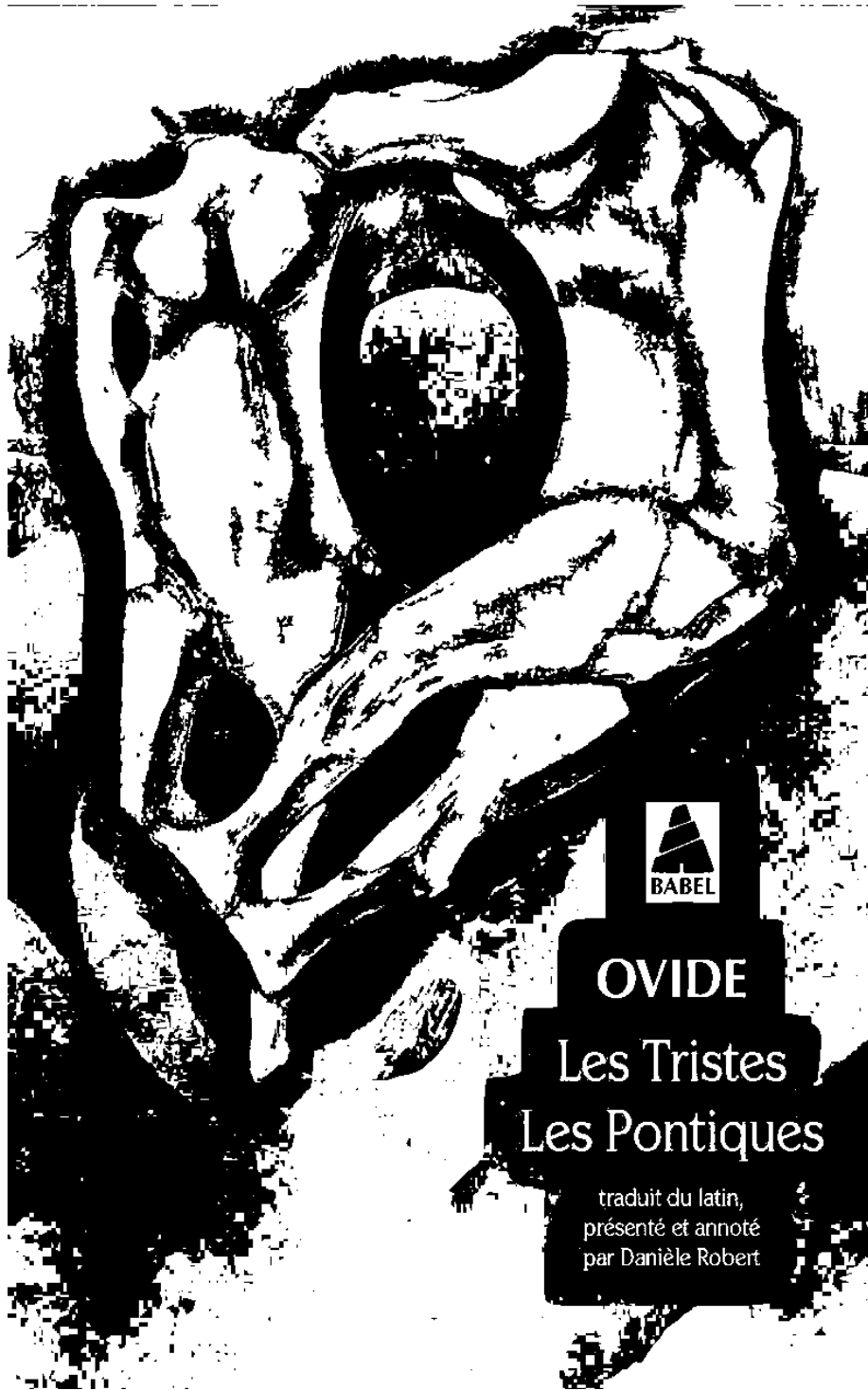
Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DU DOCUMENT
Éditions Actes Sud

Les tristes les pontiques

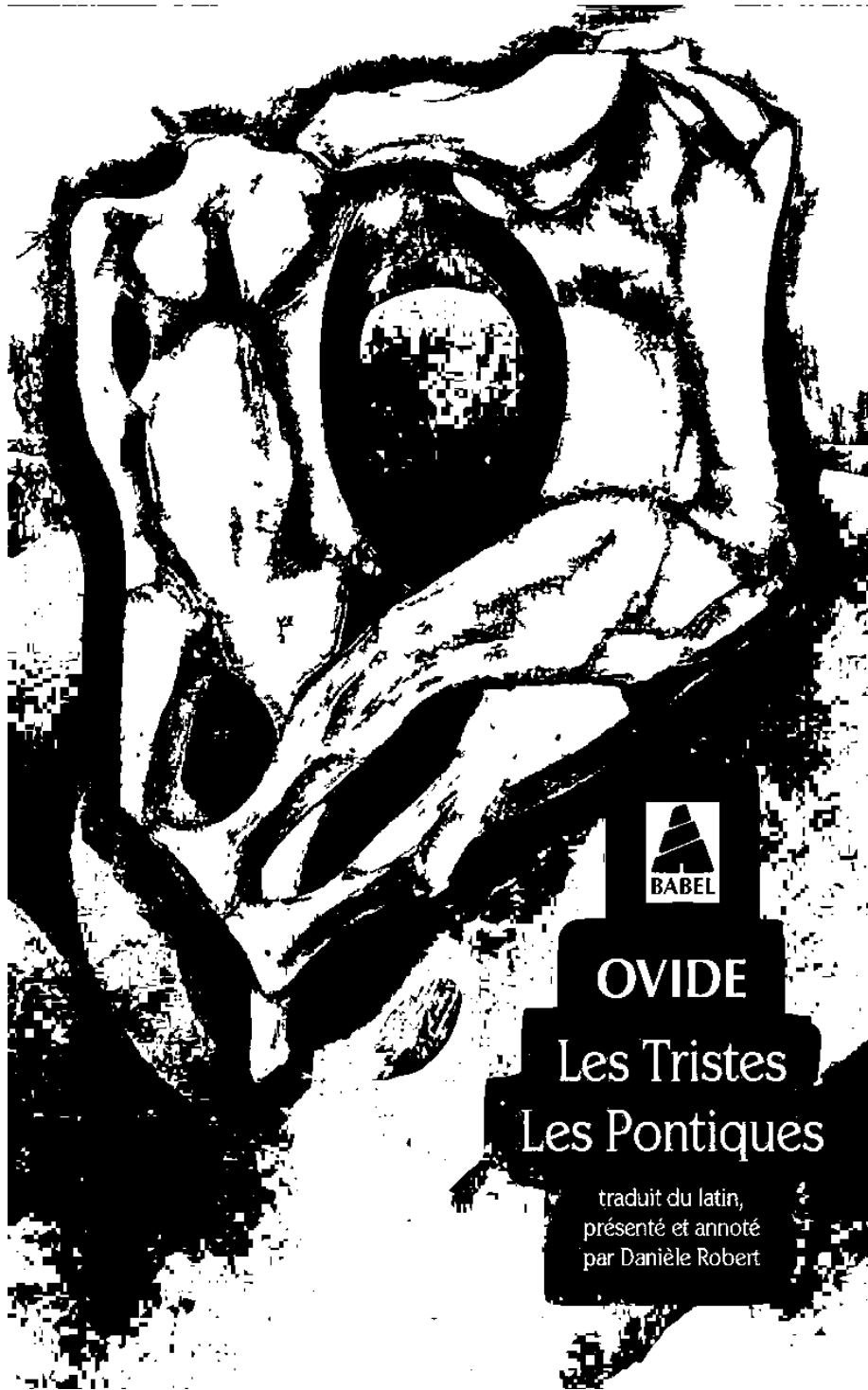
Ovide

2018



OVIDE
Les Tristes
Les Pontiques

traduit du latin,
présenté et annoté
par Danièle Robert



OVIDE
Les Tristes
Les Pontiques

traduit du latin,
présenté et annoté
par Danièle Robert

BABEL, UNE COLLECTION DE LIVRES DE POCHE

LES TRISTES

LES PONTIQUES

En l'an 8 de notre ère, célèbre et adulé de tous, Ovide est forcé à l'exil par l'empereur Auguste. Il doit alors quitter sa famille, ses amis, ses biens, sa carrière de poète. Il ne le sait pas encore mais il ne reviendra jamais à Rome.

Durant près de dix ans, il écrit aux siens, à l'empereur – Auguste puis Tibère, sourds l'un et l'autre à ses appels –, et ses lettres sont parmi les œuvres les plus poignantes que la littérature ait produites.

Cris de douleur, d'amour, de désespoir, cris de prière et de révolte à l'adresse d'un pouvoir inflexible, ces poèmes épistolaires touchent au cœur tant ils parlent avec respect et justesse de tous les êtres qui ont connu ou connaissent l'exil – qu'il soit imposé par le pouvoir ou rendu nécessaire pour préserver sa vie.

Ces deux recueils constituent, avec *Les Héroïdes*, un ensemble initialement publié par Actes Sud en 2006 (*Lettres d'amour, lettres d'exil*, coll. "Thesaurus") pour lequel Danièle Robert, écrivain et traductrice d'Ovide mais aussi de Catulle, Paul Auster, Guido Cavalcanti et Dante, a obtenu le prix Jules- Janin de l'Académie française. Respectueuse de leur prosodie, sa traduction révèle leur force : celle d'être nos parfaits contemporains – littéraires, émotionnels, et politiques.

Illustration de couverture : Leonardo Cremonini © ADAGP, Paris, 2020

DU MÊME AUTEUR (dans la traduction de Danièle Robert)

Dans la collection "Thesaurus", éditions bilingues :

LES MÉTAMORPHOSES, Actes Sud, "Thesaurus", 2001 ; Babel n° 1573.

ÉCRITS ÉROTIQUES (AMOURS, SOINS DU VISAGE FÉMININ, L'ART D'AIMER, REMÈDES À L'AMOUR), Actes Sud, "Thesaurus", 2003.

LETTRES D'AMOUR, LETTRES D'EXIL (HÉROÏDES, TRISTES, LETTRES DU PONT), Actes Sud, "Thesaurus", 2006.

Dans la collection "Babel" :

LES MÉTAMORPHOSES, Babel n° 1573.

LES TRISTES, LES PONTIQUES, Babel n° 1670.

Écrivain (*Les Chants de l'aube de Lady Day*, *Le Foulard d'Orphée* au Temps qu'il fait), critique et traductrice littéraire, Danièle Robert a traduit pour Actes Sud l'ensemble des œuvres poétiques de Paul Auster, Catulle et Ovide. Elle a reçu le prix Laure-Bataillon classique et le prix Jules-Janin de l'Académie française pour ses traductions d'Ovide ainsi que le prix Nelly-Sachs pour *Rime*, l'œuvre poétique de Guido Cavalcanti (éditions vagabonde). Elle a vu paraître une traduction neuve de *La Divine Comédie* de Dante chez Actes Sud.

© ACTES SUD, 2006

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-13826-4

pour Augustin

LES AILES BRISÉES

"Soldats, dit le César, coupez-lui les ailes." Les prétoriens dégainèrent le glaive et, avec adresse, comme s'ils avaient émondé un arbre, ils taillèrent les ailes d'Ovide. Celles-ci tombèrent à terre comme des plumes molles et Ovide comprit que sa vie finissait à cet instant.

ANTONIO TABUCCHI

En l'an 8 de notre ère, célèbre et adulé de tous, Ovide doit s'exiler sur ordre de l'empereur Auguste ; sa destination est Tmes, sur les bords de la mer Noire (dont le nom antique est le Pont-Euxin), le motif officiel de la sentence étant le caractère immoral de *L'Art d'aimer*, pourtant publié dix ans auparavant sans aucune difficulté¹. Ovide doit donc quitter sa famille, ses amis, ses biens, sa carrière de poète, et ne reviendra jamais à Rome : il mourra à Tmes à l'âge de soixante ans. Durant près de dix ans, il écrira aux siens, à l'empereur (Auguste puis Tibère, sourds l'un et l'autre à ses appels), et ses lettres sont parmi les œuvres les plus poignantes que la littérature ait produites : d'abord *Tristia* (*Les Tristes*) puis *Epistulae ex Ponto*, (*Lettres du Pont*), ces dernières communément traduites par *Les Pontiques*. Cris de douleur, d'amour, de désespoir, de révolte, cris de prière voire de supplication à l'adresse d'un pouvoir inflexible, ces poèmes épistolaires parlent aujourd'hui à tous les êtres qui ont connu ou connaissent l'exil – qu'il soit directement imposé par le pouvoir politique ou rendu nécessaire pour préserver sa vie. Ainsi, Cesare Pavese, relégué – c'est-à-dire assigné à résidence, comme Ovide – en Calabre par le gouvernement fasciste, écrivait de Brancaleone, le 11 septembre 1935 :

*Naturellement, j'écris ex Ponto mes Tristia*².

La référence est on ne peut plus claire. Et Dante, contraint de quitter Florence après avoir été condamné en 1302, par contumace, d'abord à deux ans de résidence surveillée à Rome puis au bûcher, dut prendre la fuite afin de trouver refuge à Forlì, Vérone puis Ravenne, où il finit ses jours ; condamné, quant à lui, à l'errance dans sa propre patrie.

Quelle que soit la nature de l'exil, il s'agit de ce qu'Augustin Giovannoni appelle la "manifestation des *déchirures de l'histoire*" qui, dans le cas des exemples précités, trouve un mode de résistance dans l'écriture : "Écrire ce déchirement nécessite une forme, une écriture de la survivance à laquelle seule peut convenir une exigence de fidélité. Il faut entendre cette écriture comme une survie qui n'est ni la vie ni la mort pure et simple, mais l'amplitude de la blessure qui

¹Sur le mystère entourant cet exil j'ai apporté quelques éléments de réponse au sein de "Licence-dissidence", préface à ma traduction et mon édition critique de *L'Art d'aimer*, in Ovide, *Écrits érotiques*, édition bilingue, Arles, Actes Sud, coll. "Thesaurus", 2003, p. 173-177.

²*Lettres (1924-1950)* [*Lettere 1924-1944*, a cura di Lorenzo Mondo, *Lettere 1945-1950*, a cura d'Italo Calvino, 1966], choix traduit de l'italien et présenté par Gilbert Moget, Paris, Gallimard, coll. "Du monde entier", 1971, p. 224. Il faut noter que la relégation se différencie de l'exil en ce sens que la personne reléguée (nous dirions aujourd'hui assignée à résidence) ne perd ni ses droits civiques ni la propriété de ses biens et qu'elle peut espérer rentrer dans sa patrie au bout d'un certain temps. Ovide a ainsi conservé sa fortune et ses propriétés, de même que le titre de citoyen romain ; en revanche Auguste et Tibère ont fait jouer, au-dessus de la loi, le bon plaisir du prince pour ce qui concernait son retour.

dispose du sujet témoignant de la succession des violences qu'il a subies. Il s'agit de survivre, en dépit de la décapitation des structures (symboliques, narratives) porteuses du passé, de la mémoire, des filiations et de l'altération du sentiment de soi³."

*

C'est bien ce dont témoigne Ovide dans ces lettres, à commencer par la tentative d'expliquer (et de s'expliquer) les causes de son malheur. Il s'agit d'un châtement qui concerne, à ses dires, une double faute : l'une officiellement exprimée comme étant à l'origine de la condamnation et touchant au danger que l'œuvre incriminée représente sur le plan moral ; l'autre entourée de mystère et qui a donné lieu depuis deux mille ans à une multitude de suppositions invérifiables puisqu'elle n'a laissé aucune trace. Celle-ci est qualifiée avec insistance par Ovide lui-même, à travers toutes les lettres qui composent le recueil, d'erreur, de sottise, de faute certes réelle mais non de "crime de sang". Il affirme également qu'il n'a pas le droit de révéler cette faute :

Bien que deux accusations m'aient perdu, un poème et une erreur,

Je ne peux parler de la faute qui concerne la seconde.

(Les Tristes, II.)

Lorsqu'il veut être un peu plus explicite tout en restant prudent, il dit que ce sont ses yeux qui l'ont perdu :

Je suis puni parce que mes yeux ont vu sans le vouloir un fait

Répréhensible et mon seul tort est d'avoir eu des yeux.

Certes, je ne peux réfuter globalement la faute

Mais ce qu'on me reproche repose en partie sur une erreur.

(Les Tristes, III, V.)

Laissons de côté les hypothèses diverses qui peuvent naître – et sont nées – de ces informations sibyllines ; elles n'ont qu'un intérêt anecdotique. Ce qui est beaucoup plus intéressant, c'est le lien indéfectible qui unit la vie du poète à sa poésie, ici dans un même désastre : ce qu'il a écrit le rattrape pour lui nuire, ce qu'il a vu achève de le briser. Mais plus prégnante et étrange encore est l'intrication du littéraire et du biographique dans le rapport que l'on peut établir

³Augustin Giovannoni, *Les Épreuves de l'exil. Repenser les termes de la politique*, Paris, Kimé, coll. "Philosophie en cours", 2017, p. 7 et 13-14.

entre *Les Héroïdes*⁴ – œuvre de jeunesse – et ces lettres d’exil qui précèdent la mort du poète, comme si les premières avaient en quelque sorte annoncé les dernières. C’est en sens inverse, bien évidemment, qu’il convient d’aborder la question : banni de sa patrie, Ovide trouve dans les poèmes épistolaires qu’il a créés de toutes pièces sur fond mythologique un terreau dans lequel il puise pour écrire des lettres qui parlent, quant à elles, d’une expérience qu’il est en train de vivre, le réel rattrapant la fiction. Il retrouve le ton grave, plaintif, révolté ou désespéré de ses héroïnes fictives pour parler de sa propre souffrance à ses amis, à sa femme, à l’empereur, dans l’espoir de les toucher ; il évoque à maintes reprises des personnages déjà présents dans *Les Héroïdes* comme dans l’ensemble de son œuvre : Ulysse notamment, auquel il s’identifie pour opposer le sort du héros au sien (et par extension Homère, auquel il se compare sans fausse modestie). Il reprend donc le matériau stylistique et prosodique qui a formé la trame de toute son œuvre pour le mettre au service de l’événement qui a brisé sa vie ; aucune lettre en prose d’Ovide ne nous est parvenue, rien d’autre que ces poèmes regroupés par l’auteur respectivement en cinq et quatre livres et par conséquent destinés à un public plus large que ne le laisse supposer la désignation d’un destinataire, masqué dans *Les Tristes*, par mesure de précaution, mais nommé dans *Les Pontiques* comme pour affirmer envers et contre tout que la poésie – qui l’a perdu, et il s’en plaint sans cesse – fait partie intégrante de sa personne et que la parole, pour lui, ne saurait être que poétique. C’est par là qu’il exprime, au-delà des prières et des flagorneries à l’intention de la famille impériale qui jalonnent sa correspondance et nous gênent de la part d’un esprit aussi libre que le sien, une résistance inébranlable au destin qui l’a frappé, au pouvoir qui le broie. Je suis puni pour mon Art, nous dit-il (et on peut comprendre qu’il ne s’agit pas seulement de *L’Art d’aimer*), mais cet Art ne meurt pas ; il m’habite et, on aura beau interdire mes textes, je continuerai de porter haut la parole poétique, quoi qu’il arrive. Ainsi, il me survivra.

*

On peut alors mesurer l’étendue de son angoisse lorsque, après quelques années d’exil et des efforts notables pour s’intégrer à la communauté gréco-gète dans laquelle il vit (apprenant à parler et s’essayant à composer des vers dans cette langue), il s’aperçoit qu’il perd peu à peu sa propre langue et ce qu’il appelle son “talent” prosodique. Cette angoisse commence à percer dès la fin des *Tristes* ; que l’on compare ces extraits des livres III et V pour s’en convaincre :

Et moi, bien que je sois privé de ma patrie, de vous, de ma maison,

Que l’on m’ait pris tout ce qui pouvait m’être enlevé,

Mon talent néanmoins m’accompagne et me comble ;

⁴*Les Héroïdes*, in Ovide, *Lettres d’amour, lettres d’exil*, texte établi, traduit du latin, présenté et annoté par Danièle Robert, édition bilingue, Arles, Actes Sud, coll. “Thesaurus”, 2006.

César n'a pu exercer aucun pouvoir là-dessus.

(Les Tristes, III, VII.)

Les maux que j'ai longtemps subis ont brisé mon talent

et il ne me reste rien de mon ancienne énergie.

(Les Tristes, V, XII.)

*

Elle devient lancinante dans *Les Pontiques*, qui reprennent le thème en une sorte de ressassement désespéré. La lettre II du livre IV est, à ce titre, significative :

Mais mon talent n'est plus à la hauteur comme jadis,

Mais ma veine est tarie et je perds ma peine.

(Les Pontiques, IV, II.)

Ovide met ainsi le doigt sur un aspect essentiel du déchirement qu'éprouve l'exilé et qu'analyse Barbara Cassin à propos, notamment, de Hanna Arendt, qui a fui l'Allemagne nazie en 1933 pour les États-Unis et y est arrivée en 1941 après plusieurs étapes en France et au Portugal.

Barbara Cassin note que "la marque de l'exil, c'est la transformation du rapport à la langue : l'exil dénature la langue maternelle⁵". C'est ce contre quoi Arendt a résisté avec opiniâtreté, dans le refus de se soumettre à l'emprise de la langue étrangère en conservant un fort accent allemand et en n'utilisant pas les tournures idiomatiques de l'anglais : "J'ai toujours refusé, consciemment, de perdre ma langue maternelle. J'ai toujours maintenu une certaine distance tant vis-à-vis du français que je parlais très bien autrefois que vis-à-vis de l'anglais que j'écris maintenant⁶."

Le cas de Dante est à cet égard différent : si c'est également durant son exil qu'il entreprend ses œuvres majeures, notamment *La Divine Comédie*, le fait de vivre sa situation de réfugié dans son propre pays (il en sera de même pour Pavese, plus tard) lui évite tout sentiment de déracinement ou de perte de sa langue. Bien au contraire, c'est par l'écriture des 14 233 vers qui composent la *Commedia* qu'il forge la langue italienne pour les siècles à venir et l'épreuve

⁵Barbara Cassin, *La Nostalgie. Quand donc est-on chez soi ? Ulysse, Énée, Arendt*, Paris, Autrement, coll. "Les Grands Mots", 2013, p. 85.

⁶Hannah Arendt, "Seule demeure la langue maternelle" [transcription de l'entretien réalisé par Günter Gaus pour la télévision allemande (RFA) et diffusé pour la première fois le 28 octobre 1964], traduit de l'allemand par Sylvie Courtine-Denamy, *Esprit* (Paris), n° 42 (6), juin 1980, p. 30.

réelle que constitue l'exil lui permet de construire son œuvre sur la base d'une immense métaphore, qu'elle prenne la forme de la "forêt obscure", de la descente dans l'*Enfer* du soi ou de la remontée vers les étoiles à travers la souffrance du *Purgatoire* pour parvenir enfin à la terre promise qu'est le *Paradis* par et avec l'amour.

*

Ovide, pour sa part, et en dépit de ses efforts, se heurte à une autre dure réalité : il n'a – du moins le prétend-il – aucun Romain autour de lui avec qui parler et garder intacte sa langue⁷. Aussi, lorsqu'on lui rapporte les diverses critiques dont il est l'objet à Rome, où ses textes circulent et suscitent toutes sortes de commentaires malveillants, il ne peut que reconnaître les négligences d'écriture qu'on lui reproche ; et il les met sur le compte de sa triste situation, de la fréquentation de Gètes sans culture (avec le sentiment de supériorité du Romain face aux "barbares") ; il en fait un argument supplémentaire pour réclamer l'indulgence de l'empereur et un changement de lieu d'exil auquel il ne croit qu'à demi. Il invoque, pour sa défense, l'impossibilité dans laquelle il se trouve de faire l'effort de se corriger ; tentant du même mouvement, et de façon pathétique, d'opposer le génie au simple talent, l'inspiration des grands au travail de tâcheron des médiocres ; mais on sent qu'il y croit encore moins, lui pour qui le travail sur la langue et le vers était primordial – lui qui a voué toute sa vie à l'étude et à l'art d'écrire.

Au fil des lettres et du temps le ton devient plus las, l'amertume se transforme en résignation et l'espoir en certitude : il mourra en exil, seul et abandonné de ses amis les plus chers, de son épouse et encore plus des Muses. Dans l'univers ordonné par le pouvoir "divin" – donc inhumain – d'un seul homme devant qui tout doit plier, il n'y a pas de place pour la parole poétique, alors que c'est elle qui, paradoxalement, a de toujours créé les dieux :

*Ce sont aussi les vers, s'il m'est permis de le dire, qui font
les dieux, et une telle majesté a besoin de la voix du poète.
(Les Pontiques, IV, VIII.)*

Affirmation hardie, qui balaie d'un coup les innombrables signes d'allégeance politique et religieuse parsemant les lettres ; dernier sursaut d'orgueil, ou de lucidité. Si l'artiste se trouve bâillonné par le pouvoir, qui devrait lui être reconnaissant de lui permettre d'exister et repose de ce fait sur une aporie tragique, il ne renonce à aucun moment à croire que sa poésie lui survivra ainsi qu'à ce pouvoir qui momentanément le terrasse, car la parole poétique est fondatrice et sa puissance est éternelle.

⁷On sait que ses conditions de vie à Tomes n'étaient, en réalité, pas celles d'un "prisonnier" mais d'un homme respecté et jouissant de sa notoriété de poète.

DANIÈLE ROBERT

1
2
3
4
5
6
7

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Pour l'établissement du texte latin des Tristes et des Pontiques, j'ai essentiellement utilisé l'édition proposée par la collection "Oxford Classical Texts" d'Oxford University Press (editio princeps en 1915, treizième édition en 1991) ainsi que le texte établi par Jacques André pour le compte des éditions Les Belles Lettres, "Collection des universités de France/Guillaume Budé" (editio princeps respectivement en 1968 et 1977, deuxième édition en 2002 et troisième édition en 2003).

J'ai respecté le choix d'Ovide chaque fois qu'il a employé l'appellation latine ou grecque pour les noms propres : on trouve ainsi alternativement Phrixus ou Phrixos, Ebalus ou Ebalos, Erichtonius ou Erichtonios, etc.

LES TRISTES

LIVRE PREMIER

I

C'est sans moi, petit livre (et je ne t'en veux pas), que tu iras à Rome ;
Hélas ! à moi, ton maître, il n'est pas permis d'y aller !

Vas-y, mais sans apprêts, comme il convient aux exilés ;
Revêts l'aspect, infortuné, de ma situation.
Pas d'airelles pour te couvrir d'une teinture pourpre :
Cette couleur ne convient pas à l'affliction ;
Pas de titre passé au minium, ni papier à l'huile de cèdre,
Ne porte pas de cornes blanches sur ton front noir¹ :
Ces ornements sont faits pour d'heureux petits livres,
Toi, tu dois rappeler quel est mon sort.
Qu'on ne polisse pas tes tranches à la pierre ponce friable,
Présente-toi hirsute, et tout échevelé.
N'aie pas honte de tes taches : celui qui les verra
Comprendra qu'elles ont été causées par mes larmes.
Va, mon livre, et salue de ma part les lieux que j'aime,
Je ne peux évidemment les toucher que du pied².
S'il est quelqu'un, parmi les gens, qui se souvient de moi,
S'il est quelqu'un qui peut-être demande comment je vais,
Tu diras que je vis, mais non pas que je suis en bonne santé :
Le seul fait que je sois vivant est un cadeau divin.
Et puis tais-toi (si l'on veut en savoir plus, qu'on me lise),
Attention à ne pas parler au hasard, il ne le faut pas :
Aussitôt alerté, le lecteur se remémorera mes fautes
Et, poursuivi par la rumeur publique, je serai par tous accusé.
Évite de me défendre, même si les accusations te torturent :
Plaider une mauvaise cause, c'est l'aggraver.
Tu trouveras quelqu'un qui se plaindra de ma relégation,
Qui ne parcourra pas ces vers les joues sèches,
Et qui souhaitera à part lui, afin que nul méchant n'entende,
Que César adouci rende ma peine plus légère.
Je prie aussi pour qu'il ne connaisse pas, quel qu'il soit, ma misère,
Lui qui veut que les dieux soient bons pour les malheureux.
Que ses désirs soient exaucés, et qu'abolie la colère du prince

Il me soit donné de pouvoir mourir dans ma patrie.
 Si tu accomplis ta mission, mon livre, tu seras peut-être blâmé
 Et jugé inférieur à ce que mon talent peut prétendre.
 Le devoir d'un juge est de rechercher les faits, mais tout autant
 Les circonstances : sur les circonstances tu ne risqueras rien.
 La poésie éclôt quand un esprit serein la compose ;
 Des malheurs soudains ont embrumé ma vie.
 La poésie requiert l'isolement pour l'écrivain, et le calme ;
 Moi, je suis secoué par la mer, les vents, la fureur de l'hiver.
 Toute crainte nuit à la poésie ; et moi, désespéré,
 Je crois avoir à tout moment un glaive planté dans la gorge.
 Ce que je fais étonnera aussi un juge équitable
 S'il a l'obligeance de lire mes écrits, quels qu'ils soient.
 Donne-moi le Méonien³ et entoure-le d'autant de catastrophes :
 Tout son génie disparaîtra sous des malheurs si grands.
 Enfin, pars sans souci des rumeurs, mon livre, souviens-t'en,
 Et n'aie nulle honte si tu ne plais pas aux lecteurs :
 La Fortune ne se montre pas envers moi assez favorable
 Pour que tu aies à tenir compte des louanges que tu recevras.
 Tant que j'étais à l'abri, j'étais caressé par un désir de gloire,
 Je souhaitais avec ardeur me faire un nom.
 Aujourd'hui, si je ne hais pas mes poèmes et cette passion qui m'a nui,
 Estimons-nous heureux ! C'est à mon talent que je dois mon exil.
 Mais toi, va pour moi, toi qui le peux, va voir Rome :
 Si les dieux pouvaient faire que mon livre soit moi !
 Et ne crois pas, parce que tu viens en étranger dans la grande ville,
 Que ta venue puisse passer inaperçue.
 Même sans titre, ton style te ferait reconnaître ;
 Tu aurais beau dissimuler, il serait clair que tu es mien.
 Entre pourtant sans te montrer, de peur que mes vers ne te nuisent :
 Ils ne sont pas comme ils étaient jadis, comblés de faveurs.

Si quelqu'un pense, parce que tu es de moi, ne pas devoir
Te lire et te rejette loin de lui, tu n'auras qu'à lui dire :
"Regarde mon titre. Je ne suis pas le précepteur de l'amour ;
Cet ouvrage a déjà purgé la peine qu'il avait méritée⁴."
Peut-être t'attends-tu à ce que je t'envoie en haut du Palatin
Et t'ordonne de monter jusqu'au palais de César.
Que ces lieux augustes et les dieux de ces lieux me pardonnent !
C'est de ces hauteurs que la foudre sur ma tête s'est abattue.
Certes, je me souviens que des divinités bienveillantes
Y résident ; mais j'ai peur des dieux qui m'ont fait du mal.
Le moindre bruissement d'ailes terrifie la colombe
Qui a été blessée par tes serres, épervier,
Et un agneau n'ose pas trop s'éloigner de la bergerie
S'il a été arraché aux crocs voraces d'un loup.
Phaéton éviterait le ciel, s'il vivait, et les chevaux qu'il désirait
Si follement, il ne voudrait pas les toucher⁵.
Moi aussi, j'avoue craindre de Jupiter les armes, que j'ai éprouvées :
Je pense, quand il tonne, que sa foudre est dirigée contre moi.
Tout membre de la flotte d'Argos qui a fui Capharée⁶
Détourne à tout jamais ses voiles des eaux de l'Eubée,
Et ma barque, frappée un jour par une énorme bourrasque,
Tremble à l'idée de s'approcher du lieu qui l'a blessée.
Fais donc attention, mon livre, regarde autour de toi avec circonspection,
Contente-toi d'être lu par les gens du commun.
En cherchant à atteindre les hauteurs de ses ailes trop faibles,
Icare a donné son nom à une mer.
Il est difficile de dire, pourtant, si tu dois utiliser les rames
Ou le vent : les circonstances et le lieu te donneront conseil.
Si tu peux être transmis au bon moment, si tu vois bien que tout
Est calme, si la colère a déposé les armes,
Si, hésitant et craignant d'y aller, tu trouves quelqu'un

Pour te transmettre et dire auparavant quelques mots, vas-y.
Arrive là-bas un jour propice, plus heureux que ton maître,
Et atténue mes malheurs.
Car personne hormis celui-là seul qui m'a blessé
Ne peut me guérir, à la façon d'Achille⁷.
Mais veille à ne pas me nuire en voulant m'être utile,
Car l'espoir en mon cœur est plus faible que la peur :
La colère qui sommeillait, prends garde qu'une fois réveillée
Elle ne se déchaîne, que tu ne sois la cause d'un second châtement.
Mais lorsque tu auras été reçu dans mon sanctuaire
Et auras pénétré au creux du coffret, ta demeure,
Tu y verras tes frères placés bien en ordre,
Auxquels j'ai consacré mes veilles avec la même passion.
Toute la bande montrera au grand jour, à découvert, ses titres
Et portera sur la couverture le nom de leur auteur bien en vue ;
Plus loin, tu en verras trois, cachés dans un coin obscur :
Ce sont ceux qui – personne ne l'ignore – enseignent à aimer ;
Il faut que tu les fuies ou, si tu as assez de hardiesse,
Que tu les appelles des Œdipes ou des Télégones⁸.
Et de ces trois je te conseille, si tu te soucies de ton père,
De n'en aimer aucun, même celui qui t'aura appris à aimer.
Il y a aussi des métamorphoses, en quinze livres,
Un poème récemment arraché à ma liquidation.
Je te charge de leur dire que l'on peut mettre au nombre
Des corps transformés le visage de mon destin.
Car il est devenu soudain tout différent de ce qu'il était,
En larmes aujourd'hui, joyeux à une autre époque.
J'aurais encore bien des missions à te confier, pour tout dire,
Mais je crains de te faire perdre du temps.
Et si tu devais emporter avec toi, mon livre, tout ce que j'ai en tête,
Tu serais un fameux fardeau à transporter.

La route est longue, hâte-toi : moi, je vais vivre au bout
Du monde, sur une terre qui de ma terre est bien éloignée.

II

Dieux de la mer et du ciel (ai-je autre chose à faire qu'à prier ?),
Empêchez ce navire agité d'être taillé en pièces !
Ne souscrivez pas, je vous prie, à la colère du grand César :
Souvent lorsqu'un dieu nous charge, un autre nous porte secours.
Mulciber était contre Troie, pour Troie était Apollon,
Vénus favorable aux Troyens, Pallas défavorable.
La Saturnienne⁹, plus proche de Turnus¹⁰, haïssait Énée
Mais celui-ci était protégé par la puissance de Vénus.
Maintes fois le fier Neptune voulut la perte d'Ulysse le rusé,
Minerve l'enleva maintes fois à son oncle paternel¹¹.
Et pour moi, qui empêchera une divinité, bien que je sois fort loin
De ces héros, de se dresser contre un dieu irrité ?
Malheureux ! c'est en vain que je laisse échapper des mots inutiles ;
De grosses vagues, tandis que je parle, éclaboussent mon visage,
Et le terrible Notus disperse mes propos, empêchant mes prières
D'atteindre les dieux auxquels elles sont adressées.
Ces mêmes vents, pour me faire subir une double peine,
Emportent je ne sais où mes voiles et mes vœux.
Pauvre de moi ! Tant de montagnes d'eau m'environnent !
On croirait qu'elles vont à tout moment toucher le ciel étoilé.
Tant d'abîmes se creusent lorsque la mer s'écarte !
On croirait qu'ils vont à tout moment toucher l'obscur Tartare.
Où que je jette les yeux, il n'y a rien que la mer et le ciel,
L'une gonflée de vagues, l'autre plein de nuages menaçants.
Entre les deux rugissent les vents en un grondement monstrueux ;

L'eau de la mer ne sait à quel maître obéir
Car tantôt de l'Orient pourpré l'Eurus prend des forces,
Tantôt c'est le Zéphyr, envoyé tard de l'Occident,
Tantôt du pôle Nord aride le glacial Borée se déchaîne,
Tantôt le Notus livre bataille du côté opposé.
Le capitaine hésite, ne sachant ce qu'il doit fuir ou chercher à atteindre :
Son savoir est paralysé par ces malheurs croisés.
C'est sûr, nous allons mourir, il n'est nul espoir de salut
Et tandis que je parle, mon visage est tout inondé.
Le flot étouffera ce souffle et, priant vainement,
J'absorberai l'eau qui doit me détruire.
Mais de mon exil seul mon épouse dévouée s'afflige :
De mes malheurs elle ne connaît et ne déplore que celui-là.
Elle ignore mon corps ballotté sur la mer immense,
Ignore l'action du vent, et l'imminence de la mort.
Oh ! j'ai bien fait de ne pas accepter qu'elle embarque avec moi
Pour ne pas avoir à endurer, misère ! une mort double !
Mais si je meurs maintenant, puisqu'elle est à l'abri du danger,
Je suis sûr de survivre dans cette moitié de moi-même.
Hélas ! comme les nuées scintillent d'une flamme vive !
Quel fracas retentit de la voûte du ciel !
Les flots frappent les flancs de bois avec autant de force
Qu'un énorme boulet de baliste qui secoue des remparts.
Cette vague qui vient, cette vague s'élève au-dessus des autres :
Elle suit la neuvième et précède la onzième¹².
Ce n'est pas la mort que je crains, mais cette misérable façon de mourir ;
Supprimez le naufrage, la mort sera pour moi un cadeau.
Que l'on tombe sous les coups du destin ou des armes,
C'est quelque chose de s'étendre en mourant sur la terre ferme,
Faire ses recommandations aux siens, espérer un tombeau
Et ne pas être la proie des poissons de la mer.

Admettons que je mérite la peine capitale : je ne suis pas seul
 À voyager ici ; pourquoi mon châtement touche-t-il des innocents ?
 Oh ! dieux du ciel et vous, dieux pleins de force qui régnez sur les mers,
 Mettez un terme, les uns comme les autres, à vos menaces
 Et la vie que m'a laissée la colère sans aucune âpreté de César,
 Permettez que je la conduise, malheureux, vers les lieux désignés.
 Si vous voulez qu'un châtement mérité me fasse expier,
 Ma faute ne mérite pas la mort, de l'avis même de mon juge ;
 Si César avait voulu m'envoyer immédiatement dans les eaux
 Du Styx, il n'aurait pas eu besoin de votre aide.
 Il a sur mon sang un pouvoir sans conteste
 Et ce qu'il m'a donné, il le reprendra quand il voudra.
 Mais vous qu'aucun crime n'a offensés, j'en ai la certitude,
 Contentez-vous maintenant, je vous en prie, de mes malheurs.
 Cependant, si vous êtes tous d'accord pour sauver un misérable,
 Une tête qui a péri ne peut plus être sauvée.
 Même si la mer s'apaise et si je bénéficie de vents favorables,
 Même si vous m'épargnez, je n'en serai pas moins exilé.
 Ce n'est pas pour amasser sans fin des richesses, avide
 D'échanges commerciaux, que je sillonne la mer immense,
 Et je ne vais pas à Athènes, où je partis jadis étudier,
 Ni dans les villes d'Asie, ni dans des lieux déjà visités,
 Ni voir, Nil folâtre, tes délicieux caprices,
 En débarquant dans l'illustre cité d'Alexandre.
 Si je souhaite des vents favorables (qui le croirait ?),
 C'est pour la terre des Sarmates¹³ vers laquelle tendent mes voiles.
 Je suis contraint d'atteindre les rives sauvages du Pont sinistre,
 Et fuir loin de ma patrie avec tant de lenteur, c'est ce que je déplore !
 C'est pour voir les habitants de Tmes qui vivent au bout du monde
 Que j'essaie par mes vœux d'abrégier mon voyage !
 Si vous m'aimez, arrêtez la violence des flots

Et que votre puissance se penche sur mon navire ;
Si vous me haïssez davantage, dirigez-moi vers la terre indiquée :
Cette région fait partie de mon châtiment.
Vents rapides (que fais-je ici ?), emportez mon navire ;
Pourquoi mes voiles désirent-elles les frontières de l'Ausonie¹⁴ ?
César ne le veut pas. Pourquoi retenez-vous celui qu'il exile ?
Il faut que la terre du Pont voie mon visage :
Il l'ordonne et je l'ai mérité ; et le crime qu'il a condamné,
Je ne crois pas qu'il soit légitime ni juste de le défendre.
Cependant, si les actes des mortels n'échappent pas aux dieux,
Vous savez que j'ai mal agi sans mauvaise intention.
Au contraire, puisque vous le savez, si mon erreur m'a égaré,
Si j'ai fait preuve de folie, non de scélératesse,
Si j'ai servi cette maison comme il convient aux sans-grade,
Si les décrets d'Auguste ont été suffisants pour moi,
Si j'ai dit le bonheur de cette époque où il gouverne
Et pieusement brûlé de l'encens à César et à tous les Césars,
Si tel a été mon état d'esprit, dieux, épargnez-moi ;
Sinon, qu'une haute vague tombe sur ma tête et m'engloutisse.
Je me trompe, ou les épais nuages commencent à se dissiper
Et la mer, vaincue, a changé et brisé sa colère ?
C'est non pas le hasard, mais vous, que j'ai invoqués sous serment,
Vous que l'on ne peut tromper, qui me portez secours.

III

Lorsque je revois en pensée l'extrême tristesse de cette nuit
Qui fut le dernier moment que je passai à Rome,
Lorsque je repense à cette nuit où j'ai laissé tant de choses aimées,
De mes yeux maintenant encore coule une larme.

Le jour venait de se lever, où César m'avait ordonné
 De quitter la pointe extrême de l'Ausonie¹⁵.
 Je n'avais eu ni le temps de me préparer ni l'état d'esprit nécessaire :
 Mon cœur était resté longtemps plongé dans la torpeur.
 Je ne m'étais soucié de choisir ni esclaves, ni compagnon de voyage,
 Ni vêtements ni effets indispensables à un banni.
 J'étais aussi paralysé que celui qui, frappé par la foudre
 De Jupiter, est vivant et n'est pas conscient d'être en vie.
 Mais lorsque la douleur eut écarté ce voile de mon âme,
 Quand j'eus enfin repris mes sens, au moment de partir
 Je m'adressai pour la dernière fois à mes amis abattus
 Dont il ne restait, de nombreux qu'ils étaient, plus que deux.
 Ma tendre épouse me tenait, en larmes comme moi, elle plus violemment,
 Et la pluie tombait sur ses joues innocentes.
 Ma fille était absente, partie loin sur les côtes de Libye,
 Et ne pouvait avoir été mise au courant de mon sort.
 Où que l'on regardât retentissaient les pleurs et les gémissements,
 À l'intérieur tout avait l'apparence de funérailles bruyantes.
 Hommes, femmes, enfants même s'affligeaient de ces funérailles
 Et les larmes coulaient dans tous les coins de la maison ;
 Si l'on peut prendre de grands exemples pour de petits événements,
 Elle offrait le spectacle de Troie au moment de sa prise.
 Et déjà s'apaisaient les voix des hommes et des chiens
 Et la Lune haute guidait les chevaux de la nuit.
 Moi, levant les yeux vers elle et discernant à sa lueur le Capitole¹⁶
 Si inutilement proche de notre demeure,
 Je dis : "Divinités qui habitez cette résidence voisine,
 Temples que mes yeux ne pourront jamais plus revoir,
 Dieux que possède l'altière ville de Quirinus¹⁷ et que je dois quitter,
 Je vous salue pour l'éternité,
 Et bien que je prenne – trop tard – le bouclier après la blessure,

Soulagez cet exil du fardeau de la haine
 Et dites à cet homme divin dans quelle erreur je me suis fourvoyé :
 Qu'il ne considère pas ma faute comme un crime.
 Puisque vous le savez, que l'auteur de ma peine aussi le ressent ;
 Si ce dieu s'adoucit, je ne serai plus malheureux.”
 Voilà la prière que j'adressai aux dieux d'en haut, et mon épouse
 Plus encore, entrecoupant ses paroles de sanglots.
 Prosternée devant les Lares, les cheveux épars,
 Elle baisa d'une bouche tremblante le foyer éteint
 Et s'abandonna, face aux Pénates, à un flot de paroles
 Peu efficaces pour l'époux qu'elle pleurait.
 Déjà la nuit qui tirait à sa fin ne tolérait aucun retard
 Et la Grande Ourse¹⁸ avait modifié le sens de sa course.
 Que faire ? Un tendre amour pour ma patrie me retenait
 Mais cette nuit était la dernière avant l'exil qui m'était signifié.
 Ah ! que de fois ai-je dit à tel qui me pressait : “Pourquoi cette hâte ?
 Regarde d'où je pars, vers quoi tu me précipites !”
 Ah ! que de fois ai-je prétendu que je m'étais fixé une heure
 Qui me paraissait opportune pour le voyage prévu !
 Trois fois j'ai franchi le seuil, trois fois je suis revenu,
 Et mes pieds s'attardaient, en accord avec mes pensées.
 Souvent, après avoir dit adieu, j'ai recommencé à dire mille choses
 Et donné les derniers baisers comme au moment du départ.
 Souvent, j'ai fait les mêmes recommandations, je me suis abusé moi-même
 En me retournant sur les êtres si chers à mes yeux.
 Enfin, j'ai dit : “Pourquoi me hâter ? C'est en Scythie que l'on m'envoie,
 C'est Rome que je dois quitter ; deux bonnes raisons de tarder.
 Moi vivant, on me refuse pour l'éternité mon épouse vivante
 Et ma maison et les membres chéris d'une famille unie,
 Et les amis que j'ai aimés comme des frères.
 Ô cœurs liés à moi par une fidélité digne de Thésée¹⁹ !

Tant que je le pourrai, je vous embrasserai ; peut-être ne le pourrai-je
Plus jamais ! Ce temps qui m'est donné est une chance.”
Sans délai, je laisse inachevées les paroles de ce discours
Pour étreindre tout ce qui est si cher à mon cœur.
Pendant que je parle, que nous pleurons, au firmament est apparu
Le resplendissant Lucifer, une étoile pour nous néfaste.
Je suis déchiré comme si j'abandonnais mes propres membres,
Comme si on m'arrachait une partie du corps.
C'est ce que souffrit Mettus²⁰ quand les chevaux l'écartelèrent
Pour le punir de sa trahison.
C'est alors que les cris et les gémissements des miens s'élèvent,
Et leurs mains frappent, de douleur, leurs poitrines nues.
C'est alors que je pars, et mon épouse s'accroche à mon épaule,
Et mêle à mes larmes les tristes mots que voici :
“Tu ne peux m'être enlevé ; partons d'ici ensemble, ensemble,
Dit-elle ; je te suivrai et serai l'épouse en exil d'un exilé.
Ma route aussi est tracée, le bout du monde aussi m'appelle ;
J'ajouterai une faible charge au navire d'un fugitif.
La colère de César t'ordonne de quitter ta patrie,
Moi, c'est ma tendresse. Cette tendresse sera mon César à moi.”
Ainsi elle gagnait du temps comme elle l'avait déjà fait
Et ne renonça qu'avec peine devant la nécessité.
Je sors – ou plutôt je suis emporté sans funérailles –,
Hagard, les cheveux en bataille, la barbe hirsute.
Elle, folle de douleur m'a-t-on dit, les yeux voilés de ténèbres,
S'est écroulée à demi morte au milieu de la maison.
Lorsqu'elle s'est relevée, la chevelure dévastée, souillée de poussière,
Lorsqu'elle a soulevé du sol son corps glacé,
Elle a pleuré sur elle-même, sur les Pénates désertés,
A longtemps prononcé le nom du mari qu'on lui avait arraché
Et n'a pas moins gémi que si elle avait vu le corps de sa fille

Ou le mien sur le bûcher funèbre,
Et a voulu mourir et, en mourant, ne plus rien ressentir
Mais par égard pour moi elle n'a pas mis fin à ses jours.
Qu'elle vive et, puisque le destin l'a voulu, que vivante
Elle m'aide de toutes ses forces dans mon absence.

IV

Dans l'océan se baigne le Gardien de l'Ourse de l'Érymanthe²¹
Dont la constellation agite la surface des eaux.
Nous, ce n'est pas de notre plein gré que nous fendons la mer Ionienne
Mais l'inquiétude nous contraint à être audacieux.
Pauvre de moi ! la mer s'enfle de vents si violents
Et le sable soulevé des grands fonds tourbillonne !
L'eau, aussi haute qu'une montagne, s'élance contre la proue,
Contre la poupe recourbée, malmenant les images des dieux²².
Craquement des coques de pin, grincement des cordages,
La carène elle-même gémit sur nos malheurs.
Le timonier dont la pâleur révèle une terreur glacée
Suit, vaincu, le bateau : il n'a plus l'art de le conduire ;
Et comme un cavalier peu compétent laisse flotter les rênes
Inefficaces sur le cou tendu de son cheval,
Ce n'est point où il le voulait mais où l'entraîne la violence des vagues
Que ce conducteur, je le vois, a laissé le bateau voguer,
De sorte que si Eole ne lance pas des vents contraires,
Je vais être porté vers des lieux où je ne dois pas aborder.
Car à gauche de l'Illyrie dont nous nous éloignons,
Je distingue l'Italie qui m'est interdite.
Je prie pour que le vent cesse de nous pousser vers des terres
Défendues et se soumette comme moi au dieu puissant.

Tandis que je parle – j’ai tout à la fois peur et envie d’être déçu –,
Avec quelle force l’eau a fait craquer le flanc !
Pitié, ayez pitié, puissances de la mer azurée,
Qu’il vous suffise que Jupiter me soit hostile !
Quant à vous, soustrayez une âme épuisée à une mort cruelle
Puisqu’on ne peut plus mourir quand on est mort.

V

Ô toi que je mentionnerai toujours avant tout autre camarade,
Qui surtout as considéré mon sort comme le tien,
Toi qui as le premier, je m’en souviens, ami, pris le parti
De calmer ma stupeur par tes bonnes paroles,
Qui m’as donné avec douceur le conseil de vivre
Quand mon cœur désolé abritait un désir de mort,
C’est à toi que je parle, tu le sais bien aux signes qui sous-entendent
Ton nom, et tu n’as pas failli à ton devoir, ami²³.
Cela est toujours resté fixé au plus profond de mes entrailles
Et je te devrai la vie pour l’éternité.
Mon esprit ira se dissoudre dans les espaces vides,
Abandonnant mes os sur le bûcher refroidi
Avant que l’oubli de tes bienfaits ne pénètre mon âme
Et que disparaisse en un jour notre longue affection.
Que les dieux te soient favorables et t’accordent
Un bonheur sans nulle restriction, bien différent du mien.
Pourtant, si ce navire était porté par des vents plus cléments,
Peut-être ignorerais-je ta constance.
Pirithoüs n’aurait pas éprouvé l’amitié de Thésée
S’il n’était pas entré vivant dans les eaux infernales ;
Que le prince de Phocide²⁴ soit l’exemple d’un amour véritable,

Ce sont tes Furies, infortuné Oreste, qui te l'ont fait savoir ;
 Si Euryale n'était pas tombé en se battant contre les Rutules,
 Il n'y aurait eu nulle gloire pour Nisus, fils d'Hyrtacus²⁵.
 C'est un fait : tout comme à l'épreuve du feu on contemple l'or pur,
 La fidélité se manifeste dans les moments difficiles.
 Tant que tout va bien et que sourit la Fortune au visage serein,
 Notre force intacte entraîne tout le monde dans son sillage ;
 Mais dès le moindre coup, c'est la fuite, et celui qui était entouré
 D'une nuée d'amis, plus personne ne le connaît.
 Ces vérités, glanées jadis grâce aux exemples des anciens,
 J'en fais aujourd'hui l'expérience à travers mes propres malheurs.
 De tant d'amis que j'avais, vous ne restez que deux ou trois à peine :
 Les autres étaient compagnons de la Fortune, non les miens.
 Secourez-moi d'autant plus, ô mes quelques amis, dans ce désastre
 Et, dans mon naufrage, assurez-moi un port.
 Ne soyez pas trop agités par une angoisse sans fondement,
 Dans la crainte que votre pieuse affection n'offense un dieu.
 César a souvent loué la loyauté, même chez l'adversaire :
 Il l'aime chez les siens et l'approuve chez l'ennemi.
 Ma cause est plus juste : je n'ai fomenté contre lui nulle attaque
 Et c'est mon ingénuité qui me vaut cet exil.
 Penche-toi donc sur mes malheurs, je t'en prie,
 S'il y a un espoir de fléchir la colère divine.
 Si l'on désire connaître toute l'étendue de mes maux,
 On demande ce qui est au-delà du possible :
 J'ai souffert autant de malheurs qu'il y a d'étoiles scintillantes
 Dans le ciel et de fines particules dans la poussière sèche,
 Et j'en ai supporté de bien plus grands qu'il n'est crédible
 Et qu'on ne peut prouver, même s'ils ont eu lieu.
 Une partie d'entre eux, en outre, doit mourir avec moi
 Et je voudrais pouvoir, en ne me livrant pas, la tenir cachée.

Si j'avais une voix infrangible, un cœur plus ferme que le bronze,
 Si j'avais plusieurs bouches et plusieurs langues,
 Je ne pourrais pourtant pas tout exprimer en mots,
 Car l'exposé dépasse mes forces.
 Plutôt que ceux du roi de Néríte²⁶, doctes poètes, écrivez
 Mes propres malheurs ; car j'en ai enduré plus que lui.
 C'est sur un espace réduit, entre les royaumes de Dulichium et d'Ilion,
 Qu'il a erré durant de nombreuses années ;
 Moi, j'ai parcouru les mers lointaines sous toutes les latitudes,
 Jusqu'aux côtes des Gètes où la colère de César m'a jeté.
 Il avait une troupe sûre de compagnons fidèles ;
 Moi, une fois banni, mes camarades m'ont abandonné.
 Victorieux, il a regagné sa patrie dans l'allégresse ;
 Moi, c'est vaincu et exilé que j'ai fui ma patrie.
 Et ma maison n'est ni Dulichium ni Samos ni Ithaque
 – Ce n'est pas une grande peine que d'être éloigné de ces lieux –,
 C'est Rome qui, de ses sept collines, embrasse
 Tout l'univers : c'est le séjour de l'empire et des dieux.
 Son corps était robuste, endurant à la tâche ;
 Je suis d'un tempérament faible et délicat.
 Il était constamment poussé vers des combats farouches ;
 C'est la volupté de l'étude que j'ai toujours pratiquée.
 Un dieu m'a accablé, et personne n'a soulagé ma peine ;
 Lui, une déesse guerrière²⁷ lui portait secours ;
 Alors que Jupiter dépasse celui qui règne sur les eaux menaçantes,
 C'est la colère de Neptune qui l'a frappé ; moi, celle de Jupiter.
 Ajoute que la majeure partie de ses souffrances est fictive,
 Et qu'il n'entre aucune fable dans mes malheurs.
 Enfin, il a tout de même regagné ses Pénates si désirés
 Et retrouvé les terres longtemps cherchées, tout de même !
 Mais moi, je serai pour toujours privé du sol de mes pères,

Et la colère du dieu outragé ne s'apaisera pas.

VI

Lydé n'a pas été aussi chérie par le poète de Claros,
Bittis aussi aimée par son amant de Cos²⁸
Que tu n'es restée gravée dans mon cœur, mon épouse,
Qui méritais un mari non pas meilleur mais moins malheureux.
Tu m'as soutenu dans ma chute comme une poutre de soutènement ;
Si je suis encore quelque chose, c'est bien à toi que je le dois.
Tu me preserves d'être dépouillé, mis à nu par ceux
Qui ont convoité les restes de mon naufrage.
Tel un loup prédateur poussé par la faim et avide de sang
Qui tente de s'emparer d'une bergerie non gardée,
Ou tel un vautour vorace qui cherche autour de lui
S'il peut apercevoir un cadavre laissé sans sépulture,
N'importe quel traître dans cette situation cruelle
Aurait fondu sur mes biens si tu l'avais laissé faire.
Ton courage l'a repoussé, avec l'aide de valeureux amis
Auxquels on ne peut rendre un hommage suffisant.
Tu as donc la reconnaissance d'un témoin aussi sincère
Que malheureux, si tant est que ce témoin ait du poids,
Et l'épouse d'Hector ne t'est pas supérieure quant à la loyauté,
De même que Laodamie, qui accompagna son époux dans la mort.
Si le sort avait choisi pour toi le poète de Méonie,
La renommée de Pénélope viendrait après la tienne,
Soit que tu doives à toi seule, non à un maître, d'être dévouée
Puisque ce caractère te fut donné à la naissance,
Soit qu'une femme modèle²⁹, respectée par toi durant toute ta vie,
T'ait donné l'exemple d'une bonne épouse

Et t'ait rendue semblable à elle par une longue fréquentation,
Si l'on peut assimiler les petites choses aux grandes.
Hélas ! mes vers n'ont pas assez de puissance
Et ma voix est trop faible pour tes mérites.
Et s'il y a eu en moi auparavant quelque vigueur vitale,
Tout est mort, effacé par des malheurs sans fin.
Tu devrais être au premier rang des saintes héroïnes,
La première contemplée pour les vertus de ton âme.
Mais quelle que soit la valeur de mes louanges,
Tu vivras par mes vers pour l'éternité.

VII

Si tu es de ceux qui possèdent une statue de moi,
Ôte de mes cheveux le lierre, la guirlande bachique :
C'est un emblème heureux qui convient aux poètes comblés ;
Sur mes tempes, cette couronne est hors de propos.
Garde cela pour toi mais sache, très cher ami, que je m'adresse
À toi qui me portes constamment à ton doigt,
Qui as serti mon effigie dans l'or fauve et qui regardes,
Autant que tu le peux, le cher visage d'un banni.
Chaque fois que tu le contemples, peut-être as-tu l'idée de dire :
"Comme il est loin de moi, mon camarade Nason !"
Ta tendresse m'est douce mais la meilleure image de moi,
C'est mon poème dont je te confie la lecture, quoi qu'il vaille,
Le poème qui dit les métamorphoses des humains,
Ouvrage infortuné que la fuite de son maître a interrompu.
Au moment du départ, je l'ai, dans ma détresse,
Comme bien d'autres choses jeté au feu de mes propres mains.
Telle la fille de Thestios qui, dit-on, meilleure sœur que mère,

Brûla son fils sous la forme d'un brandon³⁰,
J'ai déposé, sur le bûcher dévorant mes entrailles, ce cher livre
Innocent, afin qu'il périsse avec moi,
Car d'une part j'abhorrais les Muses responsables de mon accusation,
D'autre part mon poème était encore en chantier, inabouti.
Puisqu'il n'a pas entièrement disparu mais existe
(Je pense qu'il en a été fait plusieurs copies),
Je souhaite aujourd'hui qu'il vive et charme les loisirs féconds
Des lecteurs en les faisant se souvenir de moi.
Cependant, on ne pourra longtemps supporter sa lecture
Si l'on ne sait que je n'ai pu y mettre la dernière main.
L'ouvrage m'a été enlevé, encore sur le métier,
Le dernier coup de lime a fait défaut à son écriture
Et je demande ta bienveillance, lecteur, plutôt que tes louanges,
M'estimant bien assez loué si tu ne me repousses pas.
Prends encore ces six vers, si tu juges qu'ils peuvent
Être placés en frontispice du cher ouvrage :